

ALLIANCE NUMISMATIQUE EUROPÉENNE

EUROPEES GENOOTSCHAP
VOOR MUNT- EN PENNINGKUNDE

PUBLICATION MENSUELLE
FONDATEURS — STICHTERS

RENÉ DE MARTELAERE

ANTOINE VANDEN BRANDE

314, avenue Gitschotel, BORGERHOUT-ANVERS (Belgique) Tél. 39.17.51

Mai 1957

— 5 —

Mei 1957

LA MEDAILLE ALLEMANDE DU 16^e SIECLE

(suite)

Le plus ancien modèle en cire paraît être celui de la médaille d'André Imhof, par Valentin MALER (1569).

Une partie des médailles allemandes sont frappées, et elles l'ont été bien avant qu'on adoptât cette méthode en Italie ou en France. C'est en Allemagne que la mécanique a été appliquée pour la première fois à la fabrication des espèces monétaires et des médailles. Diverses machines furent substituées aux opérations successives de la frappe au marteau. Ce furent des inventions germaniques, et les orfèvres-médailleurs de Nuremberg et d'Augsbourg surent tout de suite les manœuvrer avec une extrême habileté et en tirer le plus heureux parti. Leur outillage, bientôt imité dans le reste de l'Europe, se composait du laminoir ou moulin, du banc à tirer, ou engin tireur, du découpoir ou coupeur avec sa boîte. Enfin le balancier qui permettait l'empreinte de la gravure en creux des coins sur le flan circulaire, découpé dans les bandes de métal obtenues au laminoir. L'énergique pression du balancier permettait de frapper des pièces d'une dimension et d'un relief impossibles à monnayer au marteau.

Le premier médailleur professionnel allemand est Hans, fils d'Ulrich Schwartz, d'Augsbourg, né vers 1492 ou 1493. Il est mentionné comme apprenti en 1506 dans le registre des peintres, orfèvres et sculpteurs.

Sa première œuvre est datée de 1516. Dès 1519 il travaille à Nuremberg, et l'année suivante il est écarté de cette ville pour des raisons politiques. Par la suite il semble avoir voyagé jusqu'à environ 1527, année à laquelle appartient sa dernière médaille signée. On perd sa trace par après, sauf que sa présence est signalée à Paris au commencement de l'an 1530. On a voulu en faire un personnage identique avec un peintre du même nom qui est mentionné en 1540, et qui employait le même monogramme :

La carrière plutôt courte de cet artiste vit cependant l'éclosion de plus de 130 médailles. La majorité de ces œuvres sont de simples portraits, sans revers.

Cependant on peut signaler quelques revers remarquables. La figure de l'Espérance, au revers de la médaille de Georges, évêque de Spire, est digne d'attention, par le traitement tumultueux des draperies.

SCHWARZ, de l'avis de Hill, a réussi à atteindre une très grande puissance d'expression sans tomber dans la vulgarité.

Cet artiste ne donne jamais l'impression de durcir les sujets qu'il traite.

Signalons ici son portrait de Lucia Doerrer (1522), la 10^e Muse d'Allemagne ; Conrad Peutinger (1516-17) est également immortalisé par une médaille due à SCHWARZ. Cette œuvre nous montre une trop grande décoration des bords.

La médaille de Matthäus Lang, cardinal archevêque de Salzbourg, est plus dans nos goûts actuels. Son portrait de Charles-Quint avec la lèvre traditionnelle des Habsbourgs, a une grande expression de vérité.

Un certain nombre des médailles de SCHWARZ représente des étrangers. Citons la médaille du comte Jean d'Egmont, ainsi que la médaille d'Henri VIII.

On ne peut nier que SCHWARZ ne soit le plus grand portraitiste allemand parmi les médailleurs professionnels. Il avait une grande simplicité alliée à une remarquable vigueur. Il savait aussi donner en réalité un jeu très attrayant de lumière et d'ombre. HABICH l'estime à bon droit comme le seul médailleur allemand qui, par l'énergie de la caractérisation et la simplicité du rendement, puisse utilement être comparé aux maîtres italiens du quattrocento.

Hans SCHWARZ était réputé le meilleur médailleur, « Conterfaier », de son temps. Né à Augsbourg vers 1492, il resta dans cette ville jusqu'en l'an 1519. En 1522 il est à Nuremberg, Heidelberg et Worms. Ses œuvres produites jusqu'en 1527 nous montrent des portraits de personnalités d'Augsbourg et de Nuremberg.

C'est un artiste doué d'une individualité bien marquée. Il semble n'avoir subi d'influence ni de l'Ecole allemande ni de l'Ecole italienne. Son style est toujours original, quoique ses œuvres soient de mérite artistique inégal.

Schwarz est un impressionniste. D'une facture vigoureuse et hardie, ses œuvres dénotent le souci de sacrifier les détails à l'expression de l'ensemble.

HABICH écrit : « SCHWARZ est plus près qu'aucun autre médailleur allemand de notre conception plastique moderne. Par la simplicité de l'exécution et l'énergie de l'ensemble, il ne peut être comparé qu'aux grands maîtres du Quattrocento italien. L'art longtemps méconnue ou ignoré de cet artiste sera mis à la place élevée qu'il mérite, lorsque le public se rendra compte que la médaille comporte d'autres conceptions que les produits de salon français ».

Après 1527 nous perdons la trace de ce maître. L'hypothèse que Hans SCHWARZ aurait continué après cette date son activité en France repose en ordre principal sur le fait d'avoir retrouvé le nom « Joannes Swerts » dans le journal de voyages de Jean Second. (Friedrich LEITSCHUH, *Kunstehronik*, 1911/12, n° 6 et HABICH, *M.B.N.G.*, 1911, p. 52-57). BERNHART ne peut accepter cette hypothèse pour des raisons à la fois historique et artistiques.

On a aussi cru à un séjour de SCHWARZ en Pologne. On a prêté à cet artiste, à tort, la paternité de certaines médailles du roi Sigismond.

Signalons la belle médaille de Maximilien de Berghes, due à SCHWARZ. On lui attribue un portrait de Charles-Quint (1521).

A Suivre.

F. BAILLION

Procédés de frappe de monnaies

(suite)

Les flans étaient ensuite remis aux recuiteurs ou apprentis, — parfois aussi aux recuiteuses — qui les blanchissaient et les recuisaient. Enfin, les monnayeurs leur donnaient l’empreinte. Pour cette dernière opération, on se servait de deux instruments d’acier, appelés coins et portant, en creux, l’empreinte des pièces à forger. Cette empreinte y était mise par le tailleur des fers, au moyen de poinçons enfoncé séparément à coups de marteau ; le burin rectifiait les imperfections de ce travail expéditif et la trempe durcissait ensuite les coins. L’un de ces deux coins, la pile, avait sept à huit pouces de longueur. Vers le milieu, elle avait un rebord, nommé : talon, et elle se terminait par une queue, en forme de gros clou carré, qui servait à la ficher dans un billot, ou cépeau, jusqu’à la hauteur du talon. Lorsque la pile se trouvait enfoncé dans le cépeau, on y posait le flan. Le monnayeur appuyait de la main gauche sur le flan, le trousseau ou coin supérieur. De la main droite, il donnait quelques coups de maillet sur le trousseau et la pièce était monnayée. Si, dans la frappe le flan sautait par suite de l’élasticité du métal, la pièce tréflait, il fallait rengrener, et recommencer la frappe ou mettre la pièce au rebut.

Sur un tarif imprimé à Louvain en 1487, on voit dans la marge du bas un cul-de-lampe représentant une forge monétaire de l’époque. On y voit des monnayeurs dans l’attitude du travail.

Jusque sous Henri II en France, et plus tard dans les autres pays, ce procédé de la frappe au marteau était le seul employé.

Ainsi une autre gravure, le « Müntzmeister » de Jost Amman, nous montre l’atelier monétaire de Francfort en 1568. Le monnayeur tient de la main gauche le trousseau, qu’il appuie sur la pile maintenue dans son billot pendant que de la droite il brandit le marteau.

Au XVI^e siècle commencent les essais pour remplacer la frappe à la main par des appareils mécaniques, d’abord au moyen de laminoirs, ensuite par des presseoirs.

La frappe au laminoir se rencontre dès le XVI^e siècle. Elle consiste essentiellement dans le fait que les lingots sont étirés entre deux rouleaux d’acier se mouvant l’un en face de l’autre. Les empreintes monétaires se trouvaient gravées sur les rouleaux, qui étaient mûs par la force hydraulique. Sur un premier rouleau se trouvait l’empreinte du droit : sur le second, le revers. En réalité la paire de rouleaux était ajustée de manière que les deux empreintes se superposent facilement et exactement sur le flan.

On reconnaît les produits de cette fabrication à la forme plus ou moins cintrée des pièces.

Chalon rapporte que vers 1870 on a découvert dans un souterrain muré, tout l’attirail d’un atelier de faux monnayeurs du XVI^e siècle. Parmi ces engins se trouvait une espèce de laminoir formé de deux cylindres d’acier courts et d’un assez grand diamètre, dont le mouvement était rendu solidaire par un engrenage. Ces cylindres portaient la gravure de petites monnaies allemandes, de hellers.

Le balancier, la presse ou le moulin — ces trois dénominations ont été employées au même titre — paraît avoir été en usage en Italie dès le XV^e siècle. CELLINI donne, au chap. IX de son *Traité de l’Orfèvrerie*, la description d’une machine analogue qui servait à frapper les médailles.

CELLINI visita la France en 1537 et passa quelques années à la cour de François 1^{er}, en qualité de sculpteur et d'orfèvre. Il entretint le roi des nouvelles méthodes de frappe de médaille en usage en Italie, notamment à Rome et à Florence. Mais CELLINI dut retourner en Italie, principalement à cause des manœuvres ourdies contre lui par Madame d'Estampes, la favorite du roi, qu'il avait offensée.

François 1^{er} mourut en 1547. Son fils, Henri II lui succéda. Celui-ci, impressionné par les rapports sur la frappe mécanique en usage en Italie ainsi que par le grand nombre de cas de rognage des monnaies, chercha à promouvoir une réforme de la monnaie française en améliorant la qualité des espèces.

Par un édit d'Août 1548, Henri II ordonna de placer « son effigie d'après le naturel » sur les monnaies, en vue de prévenir la contre-façon.

Les premières machines à frapper la monnaie ont été inventées en Allemagne au XVI^e siècle. Henri II, ayant entendu parler de ces nouveaux procédés, y envoya une mission pour en étudier les résultats et négocia avec un orfèvre d'Augsbourg, à qui il acheta son secret.

L'outillage rapporté d'Allemagne se composait de laminoirs, d'engins tireurs, de découpoirs, presses ou balanciers pour la frappe. C'était transformer radicalement la fabrication monétaire. Le roi installa un nouvel Hôtel des Monnaies, qu'on appelait la Monnaie du Moulin et où l'on commença à frapper au balancier, sous l'habile direction d'Aubin Olivier.

Aubin OLIVIER, né à Roissy (Ile-de-France). Il travailla entre 1550 et 1581.

Vers 1550, Charles de Marillac, ambassadeur de France à Augsbourg, accrédité à la cour de Charles-Quint, décrivit à son gouvernement l'invention de Marx Schwabe, orfèvre d'Augsbourg. Marx Schwabe était qualifié à tort dans la lettre de l'ambassadeur de « chevalier du Saint-Sépulcre ».

Henri II envoya à Augsbourg le frère de l'ambassadeur, Guillaume de Marillac, contrôleur général de Finances et François Guilhem, maître de la Monnaie de Lyon, pour étudier sur le lieu même de l'invention, les nouvelles machines.

Marillac prie alors le connétable de Montmorency de lui envoyer un mécanicien habile, capable de copier ou de construire de pareilles machines.

Oliver fut choisi pour cette mission comme étant « un bon et excellent mécanicien du fer ».

Le 31 janvier 1551, Aubin Oliver fut nommé « maistre ouvrier, garde et conducteur des engins de la monnaie des Etuves ». Le roi de France lui accorda le privilège de « graver, fabriquer et monnoyer toutes sortes de pièces courantes, piedz fortz, médailles, jettons et autres pièces de plaisir ».

On doit à Aubin Olivier, le premier conducteur de la Monnaie du Moulin, l'invention de la virole brisée, qui permettait d'obtenir une inscription sur la tranche, procédé qui fut abandonné au XVII^e siècle.

Aubin Olivier, obtint par lettres patentes du 3 mars 1553, la permission d'établir ses engins dans la Monnaie de Paris.

JOZEF II

Het is heel natuurlijk dat iemand die de munten verzamelt van een bepaald vorst of keizer, het noodzakelijk acht iets te weten over zijn karakter en zijn manier van regeren. Het komt dikwijls voor dat zekere munten de uitdrukking zijn van het streven van de vorst, zijn godsdienstige overtuiging, enz.

Men moet zelfs geen verzamelaar zijn om de munten te kennen van Jozef II, te Brussel geslagen, nl. deze met het engelpopje: oord, dubbele oord, tien oordstuk, plakiet, 1/2 kroon en kroon. Deze munten vormen, zowel wat voor- als keerzijde betreft, een voortzetting van de munten geslagen tijdens de regering van Maria-Theresia, met dit verschil natuurlijk dat ze de naam en het borstbeeld van Jozef II dragen.

Jozef II was de zoon van Maria-Theresia en het contrast tussen hen beiden doet ons onvermijdelijk denken aan het contrast welke bestond tussen Philips de Goede en Karel zonder Vrees (XV^e eeuw). In beide gevallen volgt het ongeduld op de wijsheid, de losgelaten heerszucht op de voorzichtigheid, het idealisme en de utopie op ware realiteitszin, de theorie op de praktijk. Tussen de twee Boergondiërs als tussen de twee Habsburgers bestaat het verschil slechts in de verscheidenheid van temperament en het uiteenlopen van de aangewende methodes; betreffende het te bereiken doel gaan zij akkoord. Karel zonder Vrees wilde zoals Philips de Goede de eenmaking der Nederlanden en de versteviging van de vorstelijke macht. Jozef II wilde zoals Marie-Theresia, de uitbreiding van de Oostenrijkse alleenheerschappij en zijn hervorming door het verlicht despotisme. Het is slechts door de haast waarmee ze het begonnen werk voltooiden en door hun strenge maatregelen dat Karel zonder Vrees en Jozef II het resultaat van hun voorbarige handelswijze compromitteerden en de eind-katastrofe in de hand werkten.

De een zowel als de andere dwingt eerbied af door zijn rechtzinnigheid, door het nobele van zijn intenties en de toewijding aan zijn taak. Jozef II maakt er een punt van eer van om zijn staat bloeiend en stevig te maken, nl. een proto-type van een staat. Hierdoor laat hij zich kennen als moderne mens, als keizer-filosoof. Geen mens was ooit rechtzinniger doch tevens minder politiek. Zijn persoonlijke overtuigingen en de principes van zijn regering vormden één geheel. Hij is geen mens meer, hij is een souverein.

Hij moet niet alleen met God afrekenen doch « met ieder individu ». Zijn opvatting voor het oppergezag is ascetisch. Hij is prozaïsch, gesloten van karakter. Te Luxemburg, toen men hem voor een feest uitnodigde, antwoordde Jozef II dat hij niet gekomen was om te eten, te drinken en te dansen doch om te onderhandelen over ernstige zaken. Te Gent, bij het zien van de schildertij van het Lam Gods van Van Eyck, bemerkte hij slechts de naaktheid van Adam en Eva, hij aanziet het als onbetaamelijk en beveelt, om die reden, het doek te laten wegnemen. Dit alles maakte zeer slechte indruk op het volk.

Tijdens de vele jaren, gedurende dewelke hij het ogenblik afwachtte om te regeren, had Jozef II reeds al de delen van het Rijk bezocht, uitgenomen de Nederlanden. Hij kon er niet toe komen deze te bezoeken zolang Karel van Lorreinen leefde, daar hij die zeer geliefde en populaire man, die niet handelde met principes, een onoverwinnelijke antipathie toedroeg. Na diens dood trachtte Jozef II zo gauw mogelijk de Nederlanden te bezoeken om vol goede intenties een diepe studie over dit land te maken.

Reeds lang was het een doorn in zijn oog dat Maria-Theresia zulk een vordraagzaamheid aan de dag gelegd had daar waar het ging om de « bespottelijke » vrijheden der provincies. Alhoewel zijn moeder, als

wijze vorstin, zachtheid predikte en er hem aan herinnerde dat België het enig gelukkig land van het Rijk was, toch was hij behept met belachelijke vooroordelen. Een bezoek aan de Nederlanden nochtans ware hem te goede gekomen om zijn populariteit in dit gedeelte van zijn Rijk te doen ontstaan. Het volk zou geweest hebben had het hem ommegangen zien meemaken, feesten zien voorzitten, het wilde zijn souverein zien eerst en vooral als mens. Zijn incognitobezoek als Graaf van Falkenstein ontgoochelde eenieder. En hij zelf was, na een bezoek van zes weken, misnoegd over alles wat hij gezien had. Hij dacht natuurlijk « goed » gezien te hebben : het volk was achterlijk en de regering absurd. Zo was zijn oordeel en hij veroordeelde dit volk voor altijd.

Ph. DENYS, Brugge.

Uit de knipselmap

Ter inleiding :

Soms treffen we in kranten of weekbladen wel eens berichten, artikels of mededelingen die betrekking hebben op ons hobby en die dus in zeer ruime zin handelen over munten, medailles en papiergeld.

Deze teksten worden bewaard in wat wij onze « knipselmap » noemen. Wanneer niet alles voor overname in ons maandblad geschikt is, vinden wij dat er toch één en ander voor publikatie geschikt is.

Zo gaan we thans voor de eerste maal uit deze « knipselmap » eens putten met de hoop dat de lezers aan deze nieuwsjes wel enig genoegen en misschien ook lering beleven zullen.

Zeer gaarne kregen wij voor onze « knipselmap » nog meer zulkdanige kopij toegezonden. Wie de knipsels na publikatie gaarne terug wil krijgen wordt verzocht dit te melden. *Leg de schaar reeds gereed en denk bij gelegenheid eens aan uw dienstwillige redakteur !*

* * *

Hier volgen dus een paar van die knipsels :

LANDBOUWER UIT ZICHEM OP FANTASTISCHE WIJZE OPGELICHT.

Zogenaamde check was vervallen Duits bankbriefje !

De landbouwer-herbergier L. V. D. B. uit Zichem werd dezer dagen het slachtoffer van een sluwe oplichter. L., die voor zaken naar Antwerpen gekomen was, samen met zijn echtgenote, kwam daar in betrekking met een deftig voorkomend heerschap, dat hem mee naar een café nam en daar vertrouwelijke gesprekken voerde. Daardoor onder de invloed gekomen vertelde L. dat hij zijn zoon graag in de handel zou brengen, doch dat hem het nodige geld ontbrak om een zaak op te zetten.

Dit vond de vreemde ten zeerste spijtig, want hij had niets dan lof voor het opgezette plan. Hij zou dan ook niets onverlet laten om L., met wie hij op zo een korte tijd een ware vriendschap wist te sluiten, te helpen waar het mogelijk was.

De volgende morgen kreeg L. reeds bezoek van zijn nieuwe kameraad. Zonder meer werd een check van 100.000 frank overhandigd, die L. slechts in de post om te wisselen had. Er moest een som van 3000 fr betaald voor de onkosten. Na enige aarzeling werd de som betaald, waarna de kameraad niet veel tijd meer overbleef, gezien hij die dag nog andere zaken had te beredderen.

L. trok op zijn beurt blijemoed naar het postkantoor tot inning van zijn check.

Deze bleek echter niets anders te zijn dan een Duits Markbiljet uit de eerste wereldoorlog, dat geen waarde meer heeft en waarvan er miljoenen in omloop waren.

Maar L. verstond het zo niet. Toen hij eindelijk tot de conclusie kwam dat hij duchtig was beetgenomen, aarzelde hij geen seconde meer en zette onmiddellijk, met een taxi, koers achter de oplichter. Na allerlei wederwaardigheden, werd deze tenslotte in een café te Boisschot achterhaald. Het geld was echter reeds gedeeltelijk op, zodat L. na betaling van zijn taxi, niet veel meer zal hebben overgehouden van zijn eigendom.

VOLKSGAZET, 6 januari 1953.

* * *

IK WORSTEL EN GA ONDER

Men moet geen rasechte Zeeuw op het lijf vallen met de opmerking, dat zijn vertaling van «Luctor et emergo» eigenlijk onjuist is. Die Zeeuwen kennen hun provinciewapen veel te goed en de vertaling van de Latijnse spreuk luidt volgens hen: ik worstel en ontzwem.

Het is dan ook met angstig hart, dat wij de betere vertaling «ik worstel en duik op» voorstellen. Zo heel belangrijk is het eigenlijk ook weer niet, want waar het ons om gaat is een nieuwe leuze, die eens toegevoegd werd aan het wapen van Zeeland. Deze nieuwe leuze is thans weliswaar oud, maar zo bijzonder, dat wij er met recht een micro-reportage aan kunnen wijden.

Kees Dekker uit Wemeldinge is een jeugdig lyceïst. Als alle leerlingen van lycea interesseert hij zich voor de oudheid, en in dit geval speciaal voor oude munten. Hij heeft er een aardige verzameling van en een daarvan is bijna sensationeel. Het is een geldstuk uit het verre jaar 1754 en de keerzijde vertoont de opstandige spreuk: Luctor et ementor (ik worstel en bezwijk!). Kees Dekker vond deze munt bij toeval en hij heeft met echte verzamelaars-woede de oorsprong van deze Zeeuwse hartekreet achterhaald.

1754 was een moeilijk jaar voor de Republiek der Verenigde Nederlanden. Men leze er de geschiedenisboeken maar eens op na. De staatkundige meningen waren sterk verdeeld en ook in Zeeland was lang niet alles koek en ei.

Eenmaal zijn de Staten van Zeeland bijzonder vertoornd geweest en dat was, toen Martinus Holtshey, die in 1753 tot muntmeester werd aangesteld, de politieke toestand zo somber begon in te zien, dat hij een serie munten van het verschrikkelijke opschrift voorzag: Luctor et ementor. Wellicht heeft hij daarmee de regenten willen brengen tot beter regeren en misschien ook is hij omgekocht door een groep, die de regerende partij een hak wilde zetten.

Hoe het zij, het resultaat was averechts. De Staten van Zeeland riepen de zwartgallige muntmeester ter verantwoording en veroordeelden hem tot het gevang, «zolang, tot alle munten met het opschrift «Luctor et ementor» uit de circulatie zouden zijn».

Dat laatste betekende praktisch «levenslang». De munten kwamen namelijk nooit terug. Vele Zeeuwen bewaarden ze als curiositeit en anderen dreven er een handeltje mee, zodat de prijs van één geldstuk al gauw opliep tot twee gulden.

De sterfdatum van Martinus Holtshey is onbekend. Hij zal wel in de gevangenis zijn gestorven. Want je moet tegen Zeeuwen nooit zeggen, dat hun stoere provincie ten onder zal gaan.

PANORAMA, 1 Juni 1951

CUAUHTEMOC

Vele verzamelaars hebben in hun verzameling wel het Mexikaanse 5 Pesos-stuk 1948 met de kop van Cuauhtemoc (spreek uit KOUAOU).

Wie was nu Cuauhtemoc, die in aanmerking kwam om zijn buste op een der uitgiften van de mooie 5 Pesos-stukken te kunnen laten pronken ?

We gaan terug naar omstreeks het jaar 1500 waar in Mexico onder de regering van de vorst Montecuzoma het Aztekenrijk tot grote bloei gekomen was. Kort voor de Spanjaarden landen, stierf Montecuzoma en Cuauhtemoc volgde hem op. Toen de Azteken en de Spanjaarden met elkaar in contact kwamen, waren beide partijen wel zeer verbaasd. De Azteken die nooit blanken hadden gezien, zagen in de Spanjaarden bovennatuurlijke wezens. De Spanjaarden waren zeer onder de indruk van hetgeen ze zagen aan rijkdom. Haast alles bleek van goud te zijn. Zelfs de huizen hadden delen die van goud of zilver vervaardigd waren. In het paleis hadden de boodschappers konde gedaan van de vreemd uitziende wezens. Cuauhtemoc was onder indruk, dat hij en zijn gevolg de hoge bezoekers tegemoet ging. Cortez en zijn officieren werden uitgenodigd het verblijf van de vorst te bezoeken, wat aangenomen werd. Om de hoge gasten gunstig te stemmen, werden ze door Cuauhtemoc in hoogst eigen persoon gebracht naar zijn schatkamer. Nooit hadden Cortez c.s. zoveel kostbaarheden in een ruimte bijeengezien en hun hebzucht werd daardoor nog meer opgewekt. Doch Cortez c.s. zouden de enigste en laatste blanken zijn die de schatten van het paleis zagen.

Meermaals werden de soldaten van Cortez door de bevolking gastvrij onthaald. Ze kregen zelfs geschenken in goud aangeboden, doch de soldaten wilden meer en gingen tot plunderingen over. De bevolking kwam in verzet. Al spoedig hoorde Cuauhtemoc van het gebeurde. Hij doorzag de bedoeling van de gasten en de ontmaskerde « goden » werden door de lijfwacht van de vorst uit het paleis verwijderd.

Inmiddels werd het plunderen voortgezet en plannen werden beraamd het paleis te overvallen. De verdediging van het paleis was echter perfect georganiseerd en er werd een zware slag geleverd. In het holst van de nacht gaf Cuauhtemoc bevel de schatkamer te ontruimen en tevens alle voorwerpen welke zich in het paleis bevonden met de schatten te begraven. Zij die het werk uitvoerden werden, om verraad te voorkomen, door de vorst eigenhandig omgebracht.

Toen de verdedigers van het paleis niet langer stand konden houden trokken de op buit beluste Spanjaarden het paleis binnen, doch vonden er niets meer van hoge waarde.

Cuauhtemoc door Cortez ter verantwoording geroepen, bleef zwijgen. Zelfs nadat de vorst geheel ontkleed geroosterd werd op gloeiende houtskool, weigerde hij te spreken. Na nog enige malen gemarteld te zijn werd hij op last van Cortez in 1525 opgehangen. Hij nam het geheim van de bergplaats mede.

* * *

Buiten het zilveren 5 Pesos-stuk werd in 1955 nog een 50 centavos in brons in de circulatie gebracht.

Vz. CINCUENTA CENTAVOS MO. 1955, midden in het muntveld de kop van Cuauhtemoc. (MO = muntplaats Mexico).

Kz. Condor boven cactus en wapen met daaromheen de tekst : ESTADOS UNIDOS MEXICANOS.
ø 33 mm. Kartelrand.

H. DIJKSTRA.